

Camille Rondier

Une amitié sans faille

ROMAN

Arfuyen

« Le Rouge & le Noir »

Je me tiens à ma place habituelle dans le fauteuil voltaire qui tourne le dos à la fenêtre.

Assise derrière ton bureau, tu me fais face. Tu as noué tes cheveux noirs qu'en ce moment tu portes longs, les as lissés vers l'arrière : un vœu de Mathias auquel tu t'es empressée de répondre et, si je n'apprécie pas cette coiffure trop stricte, j'apprécie encore moins, évidemment, cette docilité que tu as eue.

Lentement le soleil décline, projette dans la pièce ses derniers rayons. Mais alors que cette lumière t'éclaire tel un projecteur sur une scène de théâtre, elle ne m'atteint pas et ainsi, dans l'ombre du soir naissant, je me dérobe.

« Véritablement, dis-tu, il n'y a que les sensations qui importent : non pas aimer mais faire l'amour... s'allonger sur la terre tiède... l'aspirer par chaque pore... Par imprégnation, devenir argile ou bien roche... puis regarder, impassible, le temps qui passe. Ou bien se transmuter en arbre... frémir sous la caresse du vent... Au printemps, percevoir le foisonnement de la sève qui se précipite des racines jusqu'à la plus petite feuille... puis grandir, grandir... et, enfin, avoir

la tête dans les nuages... Et puis, au-delà, entrer dans le bleu ruisselant du ciel. »

Je prends la tasse que tu me tends, la porte à mes lèvres doucement, continue de te regarder par-dessus le rebord de la porcelaine blanche rehaussée d'un filet doré. Le thé est trop fort, comme à l'accoutumée.

Reprenant pied dans la réalité, tu demandes, un soupçon d'inquiétude dans ta voix : « Ça va ? Il est buvable ? » comme si cette amertume du thé, trop longtemps infusé, revêtait une quelconque importance.

Ton coude gauche s'appuie sur la plaque de verre de ton bureau. Ton menton s'enfonce dans le creux formé par ta paume. Tes doigts s'agitent sur ta joue. Tu retournes, retournes encore, dans ta main droite, un stylo qui ne te sert pas. Tu poursuis ta rêverie :

« On vivrait au rythme du soleil. Chaque matin on le verrait surgir par-dessus les collines et embraser d'un coup la nature entière... On se baignerait dans des cascades transparentes... On cuirait des tapirs dans d'immenses feuilles de manioc... Le soir on s'endormirait dans des cabanes suspendues dans des arbres odorants et toujours verts... D'instinct, on irait à l'essentiel car on aurait serré la main des dieux. Pour parvenir jusqu'à eux, on aurait traversé des contrées inconnues... on aurait remonté des fleuves en pirogue... foulé des terres vierges... franchi des montagnes jusqu'alors inviolées... Ensemble, on aurait partagé le nectar, l'ambrosie... Ensuite on serait revenus parmi les hommes, heureux et fiers, souriants et graves... immortels... peut-être... »

Tes lèvres ne se referment pas mais se figent en un large sourire d'abandon. Tu ébauches vers moi un ample geste du bras que tu n'achèves pas et ta main voltige un court instant

puis s'abat sur ton genou. Tes yeux se plissent et, dans la pénombre qui dorénavant a gagné la pièce, ils me paraissent très foncés, presque noirs. Toutefois je sens alors, à travers ce silence soudain que je ne romps pas, que tu songes à autre chose, qu'autre chose te ronge.

« Ah... soupire-tu enfin, être insensible à la souffrance, pleurer de joie et non crier de désespoir, s'affranchir de buts chimériques, aimer au vol sans toucher terre et ne s'attacher à rien... uniquement se nourrir, rire... »

Puis, de nouveau, le silence.

Maintenue par l'effort de ta volonté, une trace de sourire reste coincée sur tes lèvres désormais crispées. Je voudrais pouvoir t'aider, me pencher vers toi, mais je reste immobile, car mon affection, rebondissant sur le mur de ton tourment, me reviendrait à la manière d'un boomerang. Si je me hasardais à te toucher tu chancellerais probablement tels ces somnambules qu'on réveille sans précaution.

La nuit progressivement nous grignote, s'apprête à nous avaler.

« ... et rêver » dis-je, et ma voix résonne étrangement dans la semi-obscurité.

Je m'écoute *être avec toi* et mes paroles, mes intonations, mes gestes sont étudiés, ne vont pas au-delà de mon rôle. Cependant si je sais me dédoubler pour jouer ce personnage auquel te lie cette si forte amitié, je sais aussi vivre intensément ce moment que tu m'accordes. Mais tout cela tu l'ignores.

Tu parais te réveiller.

« ...et puis rêver... » reprends-tu en écho.

Tu allumes la lampe. Tu me regardes. Je te souris. Tes yeux à la lumière se sont éclaircis, ne te donnent plus avec

autant d'intensité cet aspect d'Andalouse matinée de Mauresque. Ton bras tend vers moi l'assiette de biscuits. Je hoche la tête dans un geste de dénégation, me déplace, m'assieds près de toi.

Côte à côte, nous revenons à mon travail sur *La Princesse de Clèves*. Elle se tient dans le pavillon de chasse. Son mari est absent. Elle caresse en pensée la canne de monsieur de Nemours. Tu insistes sur le geste inconscient et le symbole érotique que cet acte signifie. Tu ne te rends compte de rien. Tu ne te doutes de rien. Bien que huit années seulement nous séparent, bien que depuis le jour où je t'ai rencontrée pour la première fois j'aie acquis un certain discernement littéraire, je reste néanmoins ton élève. L'amitié exclusive que tu me porteras finalement n'effacera jamais tout à fait entre nous ce rapport de maître à disciple. Tu ne cesseras de montrer envers moi cette estime teintée d'un soupçon de supériorité qu'éprouvent certains enseignants vis-à-vis de quelques étudiants distingués parmi d'autres.

2

Dois-je parler de moi ? Ce n'est ni certain que je le fasse, ni évident que j'y parvienne. Cependant peut-être le devrais-je... quelques lignes, au moins... par petites touches... tels des coups de griffes minuscules.

Parler de soi est-ce, au préalable, évoquer sa famille ? Je ne sais. Il y a tellement de choses que je ne sais pas. Hormis que je t'aime comme un grillon aime le brin d'herbe sur lequel, en équilibre, il frotte ses élytres afin d'attirer l'attention des femelles.

Commencer par le père. C'est possiblement par atavisme que j'ai cette propension à ne pas m'attacher longtemps. Tout au moins, l'ai-je eue jusqu'à ce que je te rencontre. Pourquoi as-tu provoqué chez moi ce type de frisson, stupéfait et ému, qui m'a fait penser à haute voix, articulant des mots venus d'ailleurs mais, qu'en toute certitude, j'ai prononcés : « Oui, ce sera elle » ?

Poursuivre par la mère, durant toute sa vie humiliée par un mari volage. Ai-je hérité d'elle sa manière de ne pas

provoquer de vagues, d'accepter et de ruminer, de préparer des plans et de tirer vengeance ?

Je ne sais.

Clore avec tante Jeanne. Comédienne de talent, elle a disparu de la scène familiale vers quarante ans : schizophrénie.

Peut-être également ai-je deux parts irréconciliables et antagonistes en moi.

Mais pour autant je ne crois ni à Freud, ni à Jung et pas plus à Lacan.

Pour autant je ne crois pas *a contrario* au libre-arbitre. Je sais que, peu ou prou, nous sommes des marionnettes accrochées aux fils de destins divers, plus ou moins tragiques, plus ou moins lâches ou honteux. Si je devais croire en quelque chose ce serait, de manière romantique, que nous sommes de simples jouets dans les mains de quelques dieux olympiens qui, s'ennuyant, font des remous dans la vie des mortels. Cela nous offre l'avantage de nous dédouaner de la responsabilité de nos actes, même des pires.

Mon père et ma mère sont morts, explosés tous les deux dans le brutal accident de leur voiture de marque. Mais ça, sans doute, je ne devrais pas le dire...

J'avais vingt-cinq ans mais, depuis longtemps, j'avais fait acte de sécession envers les valeurs bourgeoises. Le matin du bac, je n'avais pas franchi la porte des examens, regardant seulement mes camarades se diriger vers ce que désiraient leurs familles, gardant au fond de ma gorge un incommensurable rire de satisfaction.

Pourquoi suis-je, ce soir, tellement dans le doute, tellement à essayer de vider la mer avec une cuillère, qu'elle soit grande ou petite ?

Habituellement, pourtant, j'arrive à dépasser mes ressentiments.

Peut-être parce que, après avoir passé une partie de la journée avec moi, tu m'as dit, tout sourire dehors, que ce soir tu voyais Mathias et que, pour toi, il avait programmé une sortie au cinéma suivi d'un dîner à bord d'une péniche, et mon cœur, tout autant qu'accablé, est rempli d'indécision. Je crains, si je vais jusqu'à l'aveu, de te perdre, et je préfère te voir, un peu, plutôt que renoncer aux instants que tu me donnes. Et puis j'ai quelque espérance malgré tout. C'est insensé : mais ta relation avec Mathias est tellement fluctuante, fragile, aléatoire, contingente, instable... semblable aux aléas climatiques. C'est ce que je me dis.

Pour autant, pour moi, vous êtes indissociables : c'est comme si vous vous étiez toujours connus et, contre cette évidence, je ne peux rien, pas plus que, dansant autour d'un cercle, je ne pourrais faire tomber la pluie.

Certains couples sont dans cette interdépendance : mère et fille, frère et sœur, amants. On ne sait lequel a laissé son empreinte sur l'autre. Ils ont constamment été liés, même avant leur première rencontre. Analogie de pensée. Mimétisme de comportement. Similitude de goûts. Ligne de vie identique. On les sent faits du même bois. On ne les imagine pas l'un sans l'autre. Cette relation fusionnelle, je la retrouvais entre toi et Mathias. Je me complaisais dans cette idée. Elle me permettait de vous considérer comme des archétypes auxquels le destin s'est attaché et sur lequel on ne peut intervenir sous peine d'une sanction terrible. Je restais donc

en marge de vos vies, de la tienne plutôt, comme simple témoin. J'évitais de déranger l'ordre des choses et, lorsque je m'y risquais, c'était par touches imperceptibles, comme quelques fétus que j'aurais déplacés.

L'un comme l'autre, vous aviez été mariés puis aviez divorcé. L'un comme l'autre, vous viviez seuls maintenant. Les mêmes songeries vous occupaient. Les mêmes espoirs vous habitaient. Les mêmes urgences vous sollicitaient. Vous aviez aussi la même manière de fuir la vie, réglant les questions quotidiennes sans état d'âme et ne vous appesantissant pas sur les difficultés matérielles et annexes, soit les négligeant, soit les expédiant dans le détachement le plus absolu.

Cependant, vous vous voyiez uniquement deux jours par semaine.

Cependant, vous habitiez à cent-cinquante kilomètres l'un de l'autre et votre relation n'était ni simple, ni claire.

Cependant si pour Mathias la solitude était une force, une exigence, pour toi ce n'était pas aussi facile. Tu avais du mal à vivre une existence coupée en deux parts inégales : la vie lorsque Mathias résidait loin de toi, où il évoluait dans d'autres cercles, où il n'avait que les contraintes qu'il s'imposait, alors que toi, débordée, tu te débattais dans un emploi du temps incompressible, la vie lorsque Mathias venait assurer ses deux jours de cours hebdomadaires à l'université mais où le bonheur attendu durant le reste de la semaine n'était pas forcément au rendez-vous.